

connais aujourd'hui, qu'on a toujours tort avec sa conscience, quand on est réduit à disputer avec elle. Dieu a daigné éclairer entièrement mes ténèbres, et les dissiper. Guidé par la foi, ce flambeau éternel, devant qui toutes les lueurs des temps disparaissent, devant qui s'évanouissent toutes les rêveries sublimes et profondes de nos faibles esprits forts, je vois sans nuage et sans enthousiasme, que les lois sacrés de l'Évangile et les maximes de la morale profane, le sanctuaire et le théâtre sont des objets absolument inaliénables. Tous les suffrages de l'opinion, de la bienséance et de la vertu purement humaine, fussent-ils réunis en faveur des Spectacles profanes, ils n'ont jamais obtenu, ils n'obtiendront jamais l'approbation de l'Église. Ce motif, sans réponse, m'a décidé invariablement.... Tout fidèle, quel qu'il soit, quand ses égarements ont eu quelque notoriété, doit en publier le désaveu, et laisser un monument de son repentir. Les gens du bon air, les demi-raisonneurs, les pitoyables incrédules peuvent, à leur aise, se moquer de ma démarche; je serai trop dédommagé de leur petite censure et de leurs froides plaisanteries, si les gens sensés et vertueux, si les écrivains dignes de servir la Religion, si les âmes honnêtes et pieuses que j'ai pu scandaliser, voient mon humble désaveu avec cette satisfaction pure que fait naître la vérité, dès qu'elle se montre.... L'unique regret qui me reste, c'est de ne pouvoir assez effacer le scandale que j'ai pu donner à la Religion par mes ouvrages, et de n'être point à portée de réparer le mal que j'ai pu causer, sans le vouloir. Le moyen le plus apparent de réparation, autant qu'elle est possible, dépend de la publicité de cette lettre.... Si quelqu'un est tenté de condamner le parti que j'ai pris, qu'avant de me désapprouver, il accorde un regard aux principes qui m'ont déterminé. Après avoir apprécié, dans sa raison, ce phosphore qu'on nomme l'esprit, ce rien qu'on appelle la renommée, ce moment qu'on nomme la vie, qu'il interroge la Religion, qui doit lui parler comme à moi; qu'il contemple fixement la mort; qu'il regarde au-delà, et qu'il me juge.... Le temps vole, la nuit s'avance, le rêve va finir: pourquoi perdre à douter ou à délibérer le seul instant qui nous est laissé pour croire et pour mériter?"

Dorat, grand amateur du théâtre, nous dit dans ses réflexions sur l'art dramatique "qu'on va au spectacle pour y retrouver ses penchants et ses vices."

Si les pièces présentent quelquefois des leçons de vertu, dit M. Simonet, on n'en rapporte cependant que les impressions du vice.

Quand on tente la justification du théâtre, dit d'Aubignac, on a contre soi l'infamie dont les lois ont noté les comédiens.

Du temps de Voltaire, alors que tous ceux qui voulaient s'attirer les bonnes grâces et la protection du maître, s'attaquaient à tort et à travers à la Religion et à ses Ministres, un des principaux collaborateurs de l'Encyclopédie entreprit la défense des théâtres. Jean-Jacques Rousseau, qui certes n'était pas un homme excessivement scrupuleux et d'ailleurs très-peu catholique, lui écrivit, à ce sujet la lettre excessivement remarquable qui a paru dans l'*Echo*, et qu'on relira toujours avec plaisir. D'Alembert vaincu par l'impitoyable logique et la force de ces arguments fut obligé d'avouer que les spectacles sont un poison dangereux.

Les débats sur la loi et la police des théâtres en France, ont souvent donné lieu, dans les Chambres législa-

tives, à d'éloquentes protestations: "Les grandes, les belles productions, s'écriait un jour M. Dequesne, sont encore à venir. En revanche l'on se trouve inondé d'une nuée d'adultères, de meurtres, de parricides, etc. Si le théâtre du siècle passé n'est pas à l'abri de tout reproche, au moins s'était-il renfermé dans certaines limites: en est-il de même de notre théâtre moderne, où tous les crimes et toutes les immoralités sont présentées avec une crudité dégoûtante? Le mal, le danger est dans la pensée intime qui représente tous les crimes comme des faiblesses presque pardonnables, presque louables, et dont on a soin de doter généreusement le héros ou l'héroïne. L'on sape ainsi la base de la famille, du mariage, de la société et de la Religion. Il n'est point jusqu'à l'horreur du vol et de l'assassinat que l'on n'ait cherché à affaiblir et à effacer même.

Voyez, dit M. Charles Dupin, les théâtres tenant école de corruption et de scélératesse.... foulant aux pieds les vertus les plus saintes avec l'intention patente de faire aimer, choyer, admirer le duel, le suicide, l'assassinat, le parricide, l'empoisonnement, le viol, l'adultère, préconisant ces forfaits comme la fatalité glorieuse des esprits supérieurs, comme un progrès des grandes âmes qui s'élèvent au-dessus de la vertu des idiots, de la religion des simples et de l'humanité du commun peuple! Cette littérature empoisonnée nous ramène par la corruption à la barbarie.

Une illustre princesse, Anne Henriette de France disait à une personne qu'elle honorait de sa confiance: je vous avoue que quelque gaie que je sois en allant à la comédie, si tôt que je vois les premiers acteurs paraître sur la scène, je tombe tout-à-coup dans la plus grande tristesse. Voilà, me dis-je à moi-même, des hommes qui se donnent de propos délibéré pour me divertir. Cette réflexion m'occupe et m'absorbe toute entière pendant le spectacle. Quel plaisir pourrais-je y goûter?

Les païens même méprisaient les spectacles; leurs philosophes et leurs poètes les plus célèbres les ont condamnés. Platon et tous les sages législateurs du paganisme rejetaient, loin de toute république bien policée, les pièces et les instruments de musique qui pouvaient amollir une nation par le goût de la volupté.

L'an 400 de Rome, les Censeurs ayant proposé au Sénat de faire construire un théâtre de pierre, le grand Scipion s'y opposa, et prononça à ce sujet un discours si véhément pour prouver que les spectacles corrompraient infailliblement les Romains, que le Sénat fit vendre tout ce qui devait servir à cette construction.

Cicéron, Sénèque, Tacite, Juvénal et Ovide ont flétri tour-à-tour ce genre de divertissement qu'ils considéraient tous comme le plus propre à dépraver les mœurs.

"Que voit-on au théâtre, dit Ovide dans ses *Tristes*, sinon le crime paré des plus belles couleurs! c'est une femme qui trompe son mari et se livre à un amour adultère.... Cependant un père et ses enfants, une mère et sa fille, de graves sénateurs se plaisent à ce spectacle immoral, repaissent leurs yeux de cette scène impudique! Plus l'intrigue est conduite avec art, plus le théâtre retentit d'applaudissements; plus la pièce renferme de corruption, plus le crime de l'auteur est récompensé.

(A CONTINUER.)

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL, revue hebdomadaire, publiée par J. B. Rolland & Fils C, rue St. Vincent Montréal.—Abonnement: \$2 par année payables d'avance.

Des Presses à air dilaté d'Eusèbe Sénécal, 4 rue St. Vincent, Montréal.